

Offert à Monsieur C. Egger  
Hommage respectueux  
de Crouslé

DISCOURS D'OUVERTURE  
DU  
COURS D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Prononcé le 13 décembre 1879, par M. L. CROUSLÉ.

---

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

---

Quand je fus appelé, il y a quelques mois, à l'honneur d'occuper définitivement cette chaire au moment où les cours finissaient, je m'empressai de rendre grâce à ceux de qui je la tenais; mais en même temps, je m'engageai à vous entretenir plus longuement du professeur dont la mort prématurée venait de la rendre vacante. Ce n'était pas seulement ma reconnaissance envers M. Saint-René Taillandier qui m'inspirait ce désir. Quand une vie laborieuse et féconde vient de se terminer, il est utile pour tout le monde d'en revoir l'ensemble et d'apprécier les œuvres qui l'ont remplie. Il est salutaire surtout pour les successeurs de rechercher ce qu'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'en ressaisir l'esprit, pour en recueillir les leçons. Ainsi se forme la tradition, qui constitue la puissance collective de l'esprit humain. Si les hommes de génie eux-mêmes doivent en général à des esprits moins heureusement doués, qu'ils font oublier, une part considérable de leurs pensées, que sera-ce des esprits d'un ordre moins élevé, qui ne peuvent grandir, qui



ne peuvent être fécondés que par les exemples de leurs prédécesseurs ? Par la transmission des doctrines, les heureuses inspirations se propagent, les connaissances se répandent, et tout homme peut recevoir et porter en soi des idées plus grandes que ses facultés. L'enseignement vit en grande partie de traditions : nul homme ne pourrait concevoir à lui seul tout ce qu'un homme peut enseigner en se faisant le disciple des autres ; le véritable progrès est le fruit d'une expérience amassée par un nombre incalculable de générations.

La vie de M. Saint-René Taillandier fut celle d'un professeur : il a fait trente-trois années de cours dans des chaires publiques. S'il a su joindre d'autres travaux à ceux que lui imposaient les devoirs de son enseignement, c'est une preuve de l'activité de son esprit, de sa vaste et noble curiosité, de l'utile emploi qu'il faisait du temps. Mais, dans ses livres comme dans sa chaire, ce fut un propageur de lumières, un de ces hommes qui consacrent toutes les facultés de leur intelligence et de leur cœur à recueillir, à concentrer en eux-mêmes, comme dans un foyer, des rayons venus de toutes parts, pour les renvoyer et les disperser sur une multitude attentive. Aussi chercherai-je dans sa vie et dans ses travaux les exemples qu'en peut tirer un professeur, laissant au successeur que l'Académie française lui donnera le soin d'exposer au public le mérite et la variété de ses écrits et les divers accidents de sa carrière.

Mais, pour connaître le professeur, nous devons d'abord étudier l'homme. Ce n'est pas, de nos jours, un spectacle très-ordinaire que celui d'une vie animée tout entière des mêmes sentiments et des mêmes croyances ; surtout si l'on songe que cet homme, qu'on trouve partout si semblable à lui-même, fut en même temps un esprit curieux de tout apprendre, qui a parcouru par la pensée tous les siècles et toutes les doctrines, et qui s'est arrêté de préférence dans l'étude d'une littérature

où les opinions sont l'image même de la mobilité incessante : je veux parler de la littérature allemande.

L'unité que j'admire dans la vie de M. Saint-René Taillandier est due à deux sentiments qui de très-bonne heure se sont emparés de son âme, ont façonné son esprit, réglé sa conduite et dicté ses jugements : l'amour de la liberté, la foi dans les enseignements et les destinées du christianisme.

Né en 1817, à Paris, d'une famille grave et pieuse, il reçut d'un père voué par profession aux affaires judiciaires, mais amoureux de toutes sortes d'études, l'exemple de cette curiosité intelligente pour les belles choses, qui élève, élargit l'esprit, et lui rend insupportable tout dogmatisme étroit, toute contrainte tyrannique. Mais il dut ressentir aussi l'impression des grands combats de parole et de plume qui se livrèrent sous la Restauration pour la défense des droits de la pensée autant que des droits politiques. Il faut se souvenir de l'ardeur et du talent, de l'élévation et de la franchise qui régnaient alors dans les journaux et à la tribune, lorsqu'il s'agissait de revendiquer les droits éternels, consacrés par la Révolution française, contre la tyrannie hypocrite dont les congrégations étaient l'âme. Avec quelle foi la haute bourgeoisie parisienne se prononçait alors pour les doctrines libérales ; et quels frémissements d'enthousiasme excitait dans la jeunesse instruite toute parole libre et généreuse ! Le jeune Saint-René dut subir presque dès l'enfance le contre-coup des émotions de ses aînés. Un de ses cousins, M. Alphonse Taillandier, jurisconsulte, écrivain, orateur, était un des membres remarqués du parti libéral. Au collège Charlemagne, où le jeune homme termina ses études en 1836, il trouva le même esprit. Entré au même collège quelques années après son départ, nous y avons encore entendu comme l'écho prolongé du bruit qu'y faisaient les discussions du dehors ; nous pouvons dire combien les passions du temps y étaient puissantes, sans

nuire aux fortes études sur l'antiquité classique. Mais les conversations des élèves n'y étaient pas seulement animées par les discussions politiques : on s'enflammait plus encore pour des questions littéraires.

La Révolution de juillet coïncida, tout le monde le sait, avec une révolution poétique. Le romantisme était le nom qu'on donnait aux nouvelles doctrines. Comment d'ailleurs les définir ? Soit qu'on les considère comme une insurrection légitime contre le joug de la fausse tradition classique, ou comme une révolte extravagante contre toute règle, il y avait au fond du romantisme un sentiment généreux de la liberté inaliénable du génie, un amour héroïque de l'indépendance de l'imagination.

Il y avait aussi une sympathie enthousiaste pour les siècles que l'on regardait comme ceux de la foi chrétienne, c'est-à-dire pour le moyen âge. Les uns s'en éprenaient par piété pour cette religion restaurée au commencement du siècle non-seulement dans l'ordre extérieur par les institutions du Premier Consul, mais encore dans les esprits par les apologistes modernes, Châteaubriand et ses disciples.

Les autres s'enflammaient pour le moyen âge et le christianisme en poètes, en artistes, en philosophes. Ils s'émerveillaient de l'audace des esprits en ces temps mal réglés, du sublime des conceptions, de l'originalité naïve et touchante des œuvres de la poésie et des arts ; ils s'enivraient de la spiritualité mystique, dont la pierre même et les métaux sont animés dans les cathédrales aériennes, éclairées d'une lumière qui n'est pas celle de la nature extérieure. Toutes ces idées, toutes ces images fermentaient dans les imaginations portées à la poésie. La foi religieuse de beaucoup d'esprits n'était qu'une vision poétique.

Mais il s'en trouvait qui voyaient plus à fond dans l'essence du christianisme du moyen âge, qui comprenaient que la grandeur de la religion au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle résida dans la sincérité,

bien plus que dans la pureté des croyances ; et qu'à titre de religion véritablement vivante, elle avait alors quelque chose d'in-définissable et d'individuel, chacun l'interprétant suivant son sens intime avec une grande liberté. De cette opinion il n'y avait pas loin à croire que le christianisme n'est pas une doctrine immuable et inflexible ; et qu'il peut s'accommoder aux différents degrés de la culture intellectuelle des peuples, comme aux différentes formes de leur état social. La philosophie du xviii<sup>e</sup> siècle et la Révolution française avaient accoutumé les esprits à l'indépendance : il ne fallait plus songer à leur imposer une orthodoxie étroite. Les âmes religieuses pouvaient se consoler de l'affaiblissement des dogmes, renouer la tradition si chère et si nécessaire à toutes les églises, reconstituer l'unité de croyance dans la diversité des intelligences, à cette condition, que la foi chrétienne pût se prêter à des transformations qui, sans altérer son essence, la mettraient en harmonie avec l'ensemble des opinions qui composent l'esprit moderne. Pour que ce rêve, si c'était un rêve, parût se réaliser, il suffisait qu'on fermât les yeux sur les doctrines des théologiens, et que l'on considérât surtout le christianisme comme la religion du cœur, comme un effort de l'âme vers le divin, comme un symbole quelque peu flottant, dans lequel se trouvait renfermée une philosophie spiritualiste réchauffée par l'ardeur de la charité. Or c'était là ce qu'on croyait voir surtout dans la foi du moyen âge, l'union des âmes en Dieu, avec un enthousiasme merveilleux pour soulever l'homme au-dessus des conditions de la vie physique. Si c'était là le vrai christianisme, on pouvait se dire chrétien tout en restant libéral : car rien ne se concilie mieux avec la liberté, rien n'en est plus inséparable que le spiritualisme et la charité. Et c'est ainsi que, dans certaines âmes, l'admiration, peut-être un peu gratuite, pour le moyen âge se composait d'exaltation poétique, de libéralisme ardent et d'instincts religieux.

C'est du moins cette combinaison d'idées qui se forma dès lors dans l'esprit du jeune Saint-René Taillandier. Nous allons bientôt en voir le témoignage dans la première œuvre de sa plume.

Il avait terminé avec éclat ses études au collège Charlemagne : il en sortait portant sur sa tête les deux couronnes de la classe de philosophie, obtenues au concours général de l'Académie de Paris. Comme il se destinait à la magistrature, il étudia le droit, mais sans négliger les lettres. Il fut reçu licencié dans les deux facultés : exemple que nous voyons quelquefois renouvelé de nos jours, et qu'on ne saurait trop recommander à la studieuse jeunesse de l'École de Droit : car la connaissance approfondie de la littérature classique n'est pas seulement la parure d'un juriconsulte, elle est souvent une partie des ressources de son esprit, et toujours un rafraîchissement et une consolation dans sa vie. J'en prendrais volontiers à témoin l'habile traducteur de Lucrèce, que nous avons la joie de voir aujourd'hui à la tête de notre grande Cour d'appel de Paris.

Le jeune Saint-René ne renfermait pas ses études dans les limites des programmes officiels, comme le font trop souvent les étudiants de nos jours. Avidé de lecture, curieux de connaissances de tout genre, ému de toutes les nobles passions de ce temps, qui était encore tout flamme pour la poésie, pour la philosophie et l'histoire récemment rajeunies ; poète enfin par l'imagination et le désir, il méditait dans sa chambre d'étudiant sur les œuvres les plus originales et les plus hautes de l'esprit humain, et s'essayait enfin à rendre ses impressions, ses idées et ses espérances dans un poème auquel on ne saurait appliquer aucune dénomination classique, et qui relève assurément du romantisme par son caractère indéfinissable, autant que par les idées dont il est inspiré.

Si je vous retiens un moment sur ce poème de *Béatrice*, publié

en 1840, œuvre de jeunesse, que l'auteur n'a jamais ni reniée ni recommandée, qui cependant ne passa point inaperçue ni sans éloges, que même l'école romantique adopta très-chaudement par la plume de Théophile Gautier; ce n'est pas que je veuille presser la génération nouvelle de le lire; mais j'y vois déjà le futur écrivain, le professeur à venir, l'homme surtout, tel qu'il fut toute sa vie dans ses traits essentiels, encore un peu vagues alors, mais sur le point de se dessiner. D'abord, il est poète : il le sera toujours. Il est grave, sincère, quelque peu rêveur; il puise son inspiration dans les livres et dans les œuvres des artistes plus que dans la nature extérieure; il a la mémoire toute remplie de souvenirs qui se pressent encore en tumulte, mais qui se classeront plus tard. Au fond du poète, il y a un lecteur polyglotte, qui évoque simultanément devant son imagination l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes : il voit des couleurs, entend des harmonies, qui sont des réminiscences, et qui révèlent une vive sensibilité, avec une grande facilité à renouveler l'impression première.

Peu nous importent ici les défauts de la jeunesse. Nous ne nous arrêtons même pas aux mérites qui accompagnent ces défauts : hardiesse de la conception, beauté de certaines scènes, harmonie habituelle des vers. Puisque l'auteur s'en est tenu, en fait de poésie, à ce premier ouvrage, il est superflu de s'occuper des espérances qu'on pouvait concevoir de son talent en ce genre. Mais il est intéressant d'y étudier l'état de son âme, les idées et les sentiments qui présidèrent au reste de sa carrière.

Le poème est dédié à M. Edgar Quinet, que le jeune poète appelle son maître; et en effet l'influence de ce brillant et noble esprit est sensible dans les opinions, dans les ouvrages et jusque dans les actions de M. Saint-René Taillandier. Il fut toujours, et plus peut-être qu'il ne le croyait, ce qu'il s'était proclamé dès le début, le disciple d'Edgar Quinet.

C'est à lui qu'il explique le dessein de son poème dans une épître d'un style trop souvent maniéré et nuageux, qui porte la marque du temps et de l'école littéraire d'où il est issu. Dans sa chambre silencieuse, au milieu de ses livres, le jeune songeur a réfléchi sur la destinée de l'homme, sur l'histoire de l'humanité, sur l'avenir du siècle présent. Il croit au christianisme, et il voit que le monde semble s'en éloigner. D'une part, il est ravi des beautés poétiques et morales que renferme l'histoire du monde chrétien ; de l'autre, le grand mouvement du monde moderne l'attire. Cette science tous les jours en progrès, ce travail qui dompte la nature, n'est-ce pas là aussi un spectacle sublime ? Y a-t-il donc un abîme entre le passé et l'avenir ; y a-t-il contradiction entre la foi chrétienne et le travail moderne ? « Non pas ! non pas ! s'écrie ce hardi chrétien ; si le Christ est une fois mort pour le genre humain, s'il a apporté l'amour, s'il a rompu les liens de la fatalité antique, s'il a ouvert à l'âme ses deux grandes ailes ; il y a sans nul doute un Christ éternel qui mourra mille fois pour l'humanité, qui brisera éternellement les fatalités renaissantes, et éternellement ouvrira les ailes de l'âme pour les pays nouveaux ». Dans cette protestation passionnée on sent la lutte intérieure qui se livre en son esprit, entre l'interprétation historique de la religion et l'interprétation mystique ; l'une qui regarde les faits de la vie du Christ comme accomplis dans le temps une fois pour toutes ; l'autre qui les considère comme permanents et soustraits à cette loi du changement qui règne dans les choses visibles. Si l'on adopte la seconde interprétation, la doctrine chrétienne échappe en effet aux conditions de l'histoire : elle ne saurait vieillir. Mais cet avantage n'est pas sans danger ; car du même coup elle perd son fondement historique. La vie et la mort de Jésus-Christ ne sont plus que des symboles : la source de la religion n'est pas là. On nie donc les origines de la foi pour la conserver ; on

en transporte le principe en dehors du temps et de la réalité ; on substitue à une révélation positive une révélation intérieure, qui se fait dans la conscience de chaque homme et dont il est seul témoin. En un mot, il n'y a plus d'autorité doctrinale ; chacun se fait sa foi à lui-même.

Je ne sais si le jeune Saint-René Taillandier avait aperçu dès lors toutes les difficultés des opinions où se complaisait son esprit partagé entre la foi héréditaire et la philosophie moderne. Quoiqu'il aimât la philosophie, il était plus poète que philosophe ; il avait reçu l'impression des grandes controverses de son temps, mais la poésie parlait à son esprit plus que la dialectique. Les deux esprits qui l'agitaient, et dont il cherchait la conciliation dans son âme, se présentèrent à lui sous la figure de deux créations de la poésie. Il avait lu avec une vive émotion Dante et Goethe, *la Divine Comédie* et *Faust*. Une sorte d'antagonisme s'établit dans son imagination entre l'œuvre du poète florentin du xiv<sup>e</sup> siècle et celle du poète allemand du xix<sup>e</sup> : pour lui Dante est l'interprète de la foi chrétienne du moyen âge ; Goethe est le génie même de la philosophie savante et sceptique des temps modernes. De leurs cerveaux ils ont enfanté deux personnages qui vivront aussi longtemps que la poésie, deux symboles immortels : Béatrice, la science divine, la foi chrétienne du moyen âge, la sérénité céleste dans l'enthousiasme et dans la prière sans fin ; Faust, la science humaine, le doute et parfois le désespoir dans la recherche de la vérité, l'agitation et l'inquiétude perpétuelle dans le travail sans trêve et sans merci.

Le jeune poète évoque dans son petit sanctuaire, dans sa veillée studieuse, la fille du génie de Dante, la divine Béatrice : elle est son guide dans la foi ; elle sera son guide dans la vie. Elle le conduit dans le monde de l'imagination, elle l'accompagne dans le monde réel. Mais ici ce personnage mystique est froissé par

l'esprit conquérant de la science moderne et par l'ardeur brutale que les hommes de nos jours portent dans ces travaux mécaniques, qui font leur opulence et leur orgueil. Le docteur Faust dispute un moment l'âme du jeune poète à sa céleste compagne. Mais Béatrice, après bien des pleurs, réconcilie l'esprit du moyen âge avec celui des temps modernes ; toujours éclairée de la lumière d'en haut, elle révèle à son disciple que le Christ peut être le dieu des travailleurs aussi bien que celui des mystiques.

Et fort de cette parole, le jeune homme s'élançait dans la vie.

Il n'avait pas demandé l'inspiration seulement à des poètes étrangers : il s'était nourri des poèmes déjà publiés d'Edgar Quinet : *Ahasvérus*, *Napoléon* et *Prométhée* ; il était en communion d'esprit avec Alfred de Vigny, l'auteur d'*Eloa* ; il aimait tendrement Brizeux, l'auteur de *Marie*, le touchant et naïf poète breton, dont il a plus tard retenu de mémoire tous les vers, et à qui ses mains ont fermé les yeux.

Son dessein n'était pas pourtant de consacrer sa vie à la poésie, quoique la fortune lui eût donné la liberté de suivre la carrière qui lui plairait. Mais il n'était pas pressé de choisir. Après avoir publié son poème de *Béatrice*, il partit pour l'Allemagne. Marchant encore ici sur les traces d'Edgar Quinet, il alla s'établir à Heidelberg. Il voulait voir de ses propres yeux ce pays que tant de Français regardaient alors (c'était en 1840) comme la mère-patrie de la philosophie et de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il voulait vivre de la vie heureuse de l'étudiant allemand, dans une célèbre université, dans une contrée pittoresque et charmante, où la liberté sérieuse des études s'associait à merveille avec les douceurs de la société et les grâces de la nature extérieure. Sa correspondance avec sa famille, dans ce temps-là, montre combien il fut ravi de l'accueil cordial qu'il reçut dans le meilleur monde de Heidelberg, quelles jouissan-

ces poétiques il goûtait dans ses excursions sur les bords enchantés du Neckar ; combien il sut mettre à profit un séjour si favorable au progrès de ses connaissances et au développement de son esprit. Non-seulement il s'y perfectionnait dans le manie- ment de la langue allemande en s'entretenant familièrement avec les professeurs de l'université ; mais il entra dans la confiance de plusieurs maîtres célèbres, entre autres de l'illustre historien des *Religions de l'antiquité*, Frédéric Creuzer. Il devenait même, comme il l'écrit gaiement, une sorte d'ambassadeur de la France à Heidelberg, où il avait la joie d'accréditer un jeune homme qui commençait à peine à se faire connaître, et qui depuis a pris une si grande place dans les lettres, dans les sciences historiques, dans les assemblées politiques, M. Edouard Laboulaye.

Mais son ambition était plus haute que celle d'introduire ses compatriotes dans la société des savants allemands : les notes de ses cahiers intimes nous révèlent le dessein qu'il avait dès lors conçu, de se faire l'introducteur des œuvres de l'Allemagne dans l'esprit des lecteurs français. Il n'entendait pas être un simple rapporteur de nouvelles littéraires, mais un juge, un juge français de l'esprit allemand : il prétendait mettre face à face les génies des deux nations, avec une grande foi dans celui de son pays. « Quelle admirable position, s'écrie-t-il ! Juger l'Allemagne au nom de la France !... Quelle force cela me donne, à moi jeune homme !... Belle confiance en ce génie français » (1). Il n'était donc pas ébloui par le prestige des écrits de l'Allemagne : tout enthousiaste qu'il était, son esprit demeurait bien éveillé : sa sympathie pour les Allemands n'était point un abandon de ses préférences naturelles pour le génie mâle, sobre et lumineux de la France.

1. Ce passage est cité dans un article du *Correspondant* du 25 mars 1879, par M. Ollé-Laprune, gendre de M. Saint-René Taillandier.

D'ailleurs, si l'on considère surtout la philosophie et la poésie, les deux grands chefs de l'Allemagne avaient disparu depuis une dizaine d'années : Hegel était mort en 1831 ; Goethe l'avait suivi quelques mois plus tard. Le jeune Saint-René Taillandier put voir et entendre leurs disciples et leurs successeurs ; mais quelque bienveillance qu'il portât dans ses appréciations, quelques talents qu'il eût à mettre en lumière aux yeux des Français, il n'était pas exposé à nous humilier par la comparaison. Il vit cependant à Munich en 1841 M. de Schelling, que le roi Frédéric-Guillaume IV venait d'appeler à Berlin ; et il se plaisait à saluer en lui un grand philosophe idéaliste, dans un temps où l'école de Hegel se perdait dans l'enivrement d'un matérialisme à outrance. Le jeune observateur prenait ses notes, sans se presser encore de commencer ses fonctions de juge.

Il était de retour en France, lorsqu'à la fin de l'année 1841, le ministre de l'instruction publique, M. Villemain, éclairé par des conseillers tels que MM. Victor Cousin et P. Dubois (de la Loire-Inférieure), s'empara de lui pour l'enseignement public, et termina ses irrésolutions sur le choix d'une carrière en l'envoyant suppléer l'érudit et spirituel Génin dans la chaire de littérature française de la Faculté de Strasbourg. Là encore, il se trouvait heureusement placé pour poursuivre ses études sur l'Allemagne, tout en expliquant ses raisons d'admirer nos auteurs classiques.

Il prit, pour sujet de son cours, nos écrivains religieux du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'avait d'ailleurs rien perdu de son goût pour la philosophie et pour le moyen âge. Il le montra dans ses thèses pour le doctorat : l'une avait pour sujet la doctrine de la Providence, et l'autre *Scot Erigène et la philosophie scholastique*.

Il passa deux ans à Strasbourg ; puis il fut appelé à la chaire de littérature française de Montpellier, où il a enseigné vingt ans. Au même moment, il lançait son premier article sur l'Alle-

magne contemporaine dans le célèbre recueil littéraire qu'il a rempli de ses écrits. La *Revue des Deux-Mondes* (s'il nous est permis de personnifier cette puissance littéraire) fut satisfaite d'entendre parler de l'Allemagne par un juge bien instruit ; le jeune écrivain fut heureux de pouvoir parler au monde lettré par cet organe : une sorte d'alliance s'établit naturellement entre elle et lui ; elle a duré autant que sa vie.

Vous n'attendez pas, Messieurs, que je vous énumère tous les écrits de M. Saint-René Taillandier, que je vous analyse tant d'articles accueillis avec empressement par la *Revue des Deux-Mondes* durant trente-six ans d'une collaboration assidue, tant de livres, que l'auteur en a tirés pour la plupart, et qu'il a publiés après les avoir remaniés. Un écrivain de revue, surtout lorsqu'il s'est chargé d'une tâche aussi lourde que celle dont M. Saint-René Taillandier s'est acquitté avec une persévérance peu commune, ne saurait en général prétendre à ne laisser que des monuments durables.

Ce n'est pas seulement les manifestations les plus diverses de l'esprit allemand qu'il entreprit de faire connaître aux lecteurs français. Comme l'Allemagne est un merveilleux centre d'informations, et que tout ce qui se produit dans le monde entier s'y réfléchit comme sur un miroir, y résonne comme dans un écho, parler de ce qui occupe les esprits en Allemagne, c'est bien souvent sortir des limites de cette vaste contrée. Le courage de M. Saint-René Taillandier n'a reculé devant aucune de ces excursions, même quand il lui fallait apprendre une langue de plus pour pénétrer dans une nouvelle région. La Hongrie, la Bohême, la Serbie, la Russie, ainsi que l'Italie et l'Espagne, ajoutons encore l'Angleterre, ont été ainsi plus d'une fois visitées par l'esprit infatigable de cet ardent chercheur de productions littéraires. Poésie, philosophie, politique, histoire contemporaine, histoire de tous les temps, découvertes biographiques sur des

personnages ou célèbres ou singuliers ; tout ce qui peut instruire ce public dispersé dans le monde et qui veut tout savoir ; toute nouveauté s'empare de l'esprit de l'écrivain, s'y condense, y prend sa forme particulière, et en sort en articles toujours attrayants et riches d'informations précieuses. Néglige-t-il cependant la littérature de son pays ? Loin de là ; et, dans cette littérature, ce qui l'attire de préférence, c'est le mouvement religieux, philosophique ou poétique. Il épie toutes les manifestations de l'esprit du temps, les progrès et les défaillances des deux sentiments qui sont le fond de son âme, l'amour du divin et l'amour du beau.

Ni le temps dont je dispose ni mes forces ne suffiraient à vous donner une idée sommaire de tant de travaux. D'ailleurs l'ensemble de l'œuvre littéraire de M. Saint-René Taillandier a déjà reçu la consécration d'un jugement public le jour où il fut reçu à l'Académie française, et la recevra plus définitivement encore lorsqu'il y sera remplacé. La fortune, qui a sa part même dans la destinée des écrits, a voulu qu'il y fût reçu par un de ses prédécesseurs dans cette chaire, éminent écrivain, mais d'une famille différente, sinon opposée. Entre ces deux professeurs, entre ces deux critiques, il n'y avait guère d'accord possible que sur les points où tous les gens de goût, toutes les âmes délicates, tous les bons Français sont unanimes. M. Désiré Nisard a loué les écrits de M. Saint-René Taillandier avec autorité, avec une grâce piquante, mais non sans réserve. Puisse l'auteur de tant d'ouvrages remplis d'une généreuse candeur rencontrer, après sa carrière achevée, des juges littéraires dont l'esprit se trouve naturellement en harmonie avec le sien !

Dans cette chaire, nous n'avons à considérer ses ouvrages que comme un enseignement écrit. Quel profit la jeunesse curieuse de s'instruire en doit-elle tirer ? Et je ne parle pas des faits, qui s'y trouvent en nombre incalculable, des analyses d'ouvrages étrangers, dont l'abondance étonne, des renseignements

de toute sorte, et puisés aux meilleures sources ; mais des leçons et des exemples qu'on y peut recevoir, de l'inspiration qui règne dans l'ensemble et qui se propage naturellement chez tout lecteur docile.

Nous avons essayé de faire connaître le fond de l'âme de M. Saint-René Taillandier. Il est tout entier dans tout ce qu'il a écrit : l'auteur est l'homme même. C'est toujours cet enthousiasme pour la poésie, cette promptitude à s'enflammer pour la noblesse des sentiments et des idées, cette sympathie empressée pour les hommes de toutes les nations qui défendent la cause de la liberté politique, religieuse ou philosophique. Partout où il trouve une étincelle de feu sacré, il la signale, il la fait briller, quelquefois même avec un peu de complaisance. Il aime à montrer le bien et à le faire valoir, plutôt que le mal. Il n'a pas les yeux fermés sur l'erreur, sur le danger de certaines théories ou de certains défauts des personnages qu'il présente à ses lecteurs : non, il analyse le mal consciencieusement, il avertit, il conseille ; mais jamais il ne raille ; il s'indigne plutôt, lorsqu'il trouve matière à une sévère censure : mais il n'a pas l'humeur satirique, mordante : s'il aperçoit le ridicule, il ne le fait pas éclater : grave par nature, il s'impose encore la gravité comme un devoir, lorsqu'il remplit les fonctions de juge. On aimerait à trouver chez lui par moments un peu de cette gaieté et de cette vivacité française, qui préfère le trait au développement, qui n'expose pas méthodiquement un vice ou une illusion, mais qui perce d'un coup le mensonge ou la vanité. Par bonté de cœur et par conscience d'écrivain, il entrait dans les idées et dans les sentiments de ceux-là même qu'il croyait devoir reprendre ou condamner, et sa sentence était toujours adoucie par quelque part d'éloge.

Ajoutons qu'il s'était fait de la profession d'un critique une idée particulière. A ses propres yeux, il n'était pas seulement

un juge, mais un artiste. Un artiste de quel genre ? Sans doute il s'est appliqué à composer des portraits : la plupart de ses études tendent à faire ressortir la physionomie d'un homme, d'un écrivain, ou d'une personne abstraite, telle qu'une nation, un siècle, une école de poésie ou de philosophie. Mais il visait plus haut encore, malgré toute sa modestie, et ne regardait pas toutes ces études particulières comme le dernier mot de la critique. Il avait en vue l'homme en général, et se proposait de travailler selon ses forces à l'achèvement de l'idéal de l'homme, non-seulement dans l'imagination de ses semblables, mais encore dans la réalité.

A la fin d'un de ses meilleurs livres, *Maurice de Saxe*, après avoir résumé les hautes qualités et les faiblesses de son héros, il exprime ainsi ses vœux au sujet de la critique historique : « Je voudrais que la réalité fût peinte avec franchise sans que l'idéal fût sacrifié ; je voudrais que, le héros une fois connu avec son fardeau de misères, on pût le relever aux yeux de tous en faisant luire un rayon sur la partie excellente de son être, et que ce fût là une richesse de plus dans le patrimoine de l'humanité ; je voudrais enfin que sa vertu spéciale, détachée, isolée, éclairée d'une flamme, pût inspirer des existences plus pures, des destinées plus complètes et meilleures. »

N'est-ce pas là, messieurs, le plus haut de tous les enseignements ; et a-t-on le courage de reprocher à un critique une bienveillance même exagérée, lorsqu'elle part d'un dessein si généreux ?

C'est dans ses articles sur les écrivains et sur les publicistes de l'Allemagne qu'il a paru mériter ce reproche : « Vous aviez pour ses écrivains de second ordre, lui disait finement M. Nisard, des louanges qu'elle n'a pas pour nos écrivains de génie. Tout le monde n'y souscrivait pas : il y avait des dissidents : on vous disait d'humeur un peu trop indulgente (1). » Je crois, Messieurs,

1. M. Désiré Nisard. Réponse au discours de M. Saint-René Taillandier, 22 janvier 1874.

que les écrivains allemands méritaient cette leçon indirecte. Mais lorsqu'on relit ces articles et ces livres dont l'Allemagne a fourni la matière, on ne peut pas plus nier la clairvoyance du juge que sa sympathie pour l'esprit allemand.

Il avait conçu pour la poésie allemande un amour de jeunesse, un de ces amours dont il reste toujours quelque chose; son imagination en avait reçu comme une teinture germanique; mais il n'a pas confondu les poètes du second ordre de l'Allemagne avec ses poètes de génie; et jamais il n'a été dupe, ni de l'idéal exagéré de l'esprit allemand dans la première moitié de ce siècle, ni des audaces ou des enivremens de la philosophie allemande, ni des rêveries dangereuses de ces publicistes, tantôt disciples, tantôt maîtres de nos utopistes français, qui poussent la recherche de l'idéal jusqu'à la haine déclarée pour la société.

Un de ses volumes les plus attachants est celui qui porte le titre de *Drames et Romans de la Vie littéraire*. Là, dans trois études biographiques écrites avec amour, il étudie ce qu'on pourrait appeler la maladie de l'idéalisme. Ce ne sont point des âmes vulgaires que celles qu'il nous dépeint : la comtesse d'Ahlefeldt, Charlotte Stieglitz, Henri de Kleist. Mais il leur a manqué le sentiment du réel et cet équilibre qui vient d'une obéissance intelligente aux lois de la nature et de la sincérité envers soi-même. Ce sont des esprits exaltés, qui aspirent trop haut, et croient qu'il est donné à l'enthousiasme de refaire la nature : âmes pleines d'illusions volontaires, qui se précipitent dans le malheur par l'excès de leur ambition. De ces trois créatures, qui se sont obstinées à se tromper elles-mêmes, la plus pure, la comtesse d'Ahlefeldt, se condamne gratuitement à un veuvage désolé; les deux autres, par une folie de sang-froid, aboutissent au crime. Charlotte Stieglitz se tue tranquillement pour faire de son mari un grand poète en dépit de la nature; Henri de Kleist

se tue gaiement avec la femme d'un autre, pour se soustraire aux réalités de la vie.

Cette maladie, dont M. Saint-René Taillandier juge les victimes avec une légitime sévérité, tient sans nul doute au tempérament ou aux habitudes de l'esprit allemand. L'homme ne saurait se maintenir dans la sagesse qu'en s'appuyant solidement sur le fond de la nature. Les esprits qui s'attribuent des ailes pour bâtir, comme dans la fable, en l'air, c'est-à-dire en dehors du monde réel, ne construisent que des édifices imaginaires. Chacun se fait le sien, qui peut trouver un moment des admirateurs crédules ; mais rien ne se fonde. Aussi quelle instabilité dans les œuvres et dans les doctrines des Allemands, depuis le jour où l'idéalisme s'est emparé de la majorité de la nation, à la fin du siècle dernier ! Avec quelle rapidité elle a passé presque en toutes choses d'une doctrine à une autre, et de l'enthousiasme à l'insulte ; faisant, défaisant, refaisant des systèmes, pour aboutir enfin à l'adoration de la force et à l'idolâtrie du succès !

M. Saint-René Taillandier s'est indigné, en 1870, lorsqu'il a vu le spectacle de l'invasion allemande en France. Ses cris de douleur et de colère, que nous n'oserions répéter dans une chaire publique, marquaient l'étonnement de son âme ; et on lui a reproché d'avoir été surpris par les événements, comme s'il eût contribué à entretenir en France des sympathies décevantes à l'égard de l'Allemagne, tandis que celle-ci méditait depuis longtemps l'humiliation et le démembrement de notre pays. Non, il n'a pas ignoré, il n'a pas dissimulé ce qui couvait de passions haineuses et de convoitise de l'autre côté du Rhin, ce qu'il y avait de menaçant pour nous dans les ardeurs inassouviés du libéralisme germanique ; il l'avait dit dès 1848, et de façon qu'on ne pût pas s'y tromper. Après les événements qui suivirent en Allemagne notre révolution de février, il dépeignit l'état des puissances allemandes, celui des partis, celui des théories politico-

philosophiques, en bien des pages qu'on aurait pu regarder en 1870 comme prophétiques. Qu'on relise aujourd'hui son livre de la *Révolution en Allemagne*, publié en 1853, et que l'on dise sur quel point il s'est mépris ! Qu'on n'interprète donc pas au détriment de sa clairvoyance les aveux de son patriotisme blessé ; car il avait tout pressenti, hormis ce qu'on ne pouvait prévoir, qu'il se trouverait en France un gouvernement capable de faire comme à plaisir les affaires de nos implacables ennemis !

Mais, Messieurs, ce n'est pas ici le lieu de s'appesantir sur ce sujet : renfermons nos sentiments en nous-mêmes, souvenons-nous, et gardons le silence : veillons aussi, car l'ennemi ne s'endort pas. Mais nous n'avons pas besoin, comme nos voisins, de nourrir de haine le cœur de nos enfants pour entretenir en eux le patriotisme : le nôtre est fait d'amour tendre pour notre pays et d'honneur national ; ce sont là des sentiments plus sûrs que cet idéalisme germanique, dont nous connaissons les étranges conséquences.

Apprenons, Messieurs, par l'exemple de M. Saint-René Taillandier, à suivre d'un regard attentif ce qu'on écrit et ce qu'on fait dans les pays étrangers. Instruisons-nous ; mais n'imitons pas témérairement même ceux qui nous ont vaincus dans la guerre : la comparaison avec les étrangers est utile pour nous révéler nos défauts ; mais il nous est encore plus aisé de prendre les leurs que de corriger les nôtres. Défions-nous de l'esprit d'imitation, qui n'est qu'une forme de l'abandon de soi-même. Redressons-nous au contraire dans l'épreuve ; ayons confiance dans le génie de notre nation, dans son bon sens, dans son amour de la vérité et de la lumière, dans cet esprit pratique, composé d'observation et d'ardeur pour le bien, et qui s'appuie sur le réel pour s'élançer vers l'idéal. Soyons plus que jamais Français, si nous voulons redevenir ce que nous étions.

M. Saint-René Taillandier n'a jamais fait à l'esprit français

l'injure de lui en préférer aucun autre. Il se plaisait au contraire à recueillir dans les écrits des étrangers les marques d'estime qu'ils donnaient au génie de notre pays. Ainsi, lorsqu'il publia la correspondance inédite de Sismondi, de ce savant Génevois, qui connaissait tant de nations et tant de langues, et qui voulut écrire l'histoire des Français, il ne négligea pas de mettre en lumière la préférence qu'un juge si compétent donnait à notre nation sur toutes les autres. Mais il se défiait pour la France de certains éloges, et n'acceptait pas ceux des esprits inquiets de l'Allemagne, qui ne nous louaient que pour insulter leurs compatriotes. Il n'approuvait pas que les Allemands imitassent nos mauvais exemples; mais il savait leur signaler les bons. Il écrivait en 1844, à propos des tentatives d'affranchissement littéraire et politique de la *jeune Allemagne*: « La situation actuelle de l'esprit germanique peut assez bien se comparer à ce qu'était l'opinion en France vers l'époque où *le Globe* fut fondé. En politique, en littérature, *le Globe* était le représentant de l'avenir; il est entré en campagne avec une décision toute française, et il a gagné la bataille. C'est cette fermeté de la pensée, cette sûreté de la plume qui a manqué aux écrivains dont nous venons de parler (1). »

Comment n'aurait-il pas aimé par dessus tout la littérature de son pays? C'est à la grande tradition française, c'est aux exigences légitimes de notre public qu'il a dû ces habitudes de composition bien ordonnée et lumineuse qui transformaient en clarté la confusion des documents qu'il recueillait, l'obscurité des opinions et des passions qu'il analysait. Qu'y a-t-il de plus nettement dessiné que l'état des partis dans les *Études sur la Révolution en Allemagne*, et qu'y avait-il de plus difficile à débrouiller? Plusieurs de ses livres ont mérité des éloges sans res-

1. *Histoire de la jeune Allemagne*, 1848, p. 37.

triction de la part du plus français des critiques contemporains, M. Désiré Nisard. Que peut-il, après un tel juge, nous rester à dire sur *Maurice de Saxe*, sur la *Comtesse d'Albany*, sur cette belle histoire du roi de Bohême, *Georges Podiebrad*? N'a-t-on pas, tout récemment encore, admiré ces études si instructives et si patriotiques sur le *Conseiller de la reine Victoria*; et, enfin, cet article d'un ton si élevé, d'un jugement si ferme, sur *M. Victor de Laprade*, qui paraissait dans la *Revue des Deux-Mondes* quelques jours avant la mort de l'auteur?

Enfin, comment la littérature française n'aurait-elle pas tenu la première place dans son esprit, puisqu'il l'a enseignée durant toute sa carrière de professeur, et qu'il a composé sur nos écrivains contemporains tant d'articles, où les auteurs intéressés trouvaient avec reconnaissance la peinture fidèle autant que bienveillante de ce qu'il y avait en eux de plus intime?

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous parler de son enseignement dans la chaire : j'aurai bientôt fait, car je n'ai plus rien à vous dire que vous n'avez pressenti, et plusieurs d'entre vous ont connu mieux que moi le professeur en face de son auditoire.

Vingt années de succès dans sa chaire de Montpellier et sa renommée d'écrivain l'appelèrent ici. D'abord il suppléa, pour le cours de poésie française, M. Saint-Marc Girardin, ce maître cher à la jeunesse, dont la parole éloquente et fine n'obtint jamais plus de faveur que sous un régime d'oppression, lorsque tous les mots étaient surveillés par un pouvoir jaloux, toutes les intentions épiées par un auditoire frémissant. C'était un honneur singulier d'avoir été jugé digne d'occuper sa place : M. Saint-René Taillandier la tint si bien, qu'il fut appelé cinq ans après à la chaire d'éloquence française, devenue vacante par la mort prématurée d'un homme de goût, érudit exact, studieux professeur, dont le nom restera pour longtemps insépara-

ble de ceux de Ronsard et de Bossuet, qui furent l'objet de ses travaux. M. Gandar avait succédé à M. Désiré Nisard, et cette chaire était celle de M. Villemain. N'oublions pas que M. Géruzez y avait enseigné dix-neuf ans à titre de suppléant, après M. Patin, qui l'occupa deux ans. Tels étaient les titres de noblesse de cette chaire.

M. Saint-René Taillandier les a énumérés dans un discours plein de chaleur et d'enthousiasme, où l'éloge de ses prédécesseurs devient, grâce à la célébrité des maîtres et par l'élevation de la pensée de l'orateur, un chapitre de l'histoire de la littérature française. « Voilà, Messieurs, dit-il en concluant, ce qu'a été de 1815 à 1868, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, la chaire d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris. Dans la libre variété des talents, le signe commun à tous les maîtres qui viennent de passer sous vos yeux, c'est un spiritualisme viril, avec une foi simple et forte dans la mission sociale de notre littérature. Comment, en effet, enseigner l'histoire de l'éloquence française, si l'on se sépare de ce qui est l'âme de la France ? »

« Cette tradition, ajoutait-il, sera notre force. » Et il résumait les principes de son propre enseignement en ces termes : « le respect et l'amour de tout ce qui élève l'humanité. » Enfin il s'exhorte lui-même : « *Sursum corda*, dit admirablement le spiritualisme chrétien ; c'est notre devoir ineffaçable. Juge des choses littéraires, voilà mon *criterium* ; historien des travaux de l'esprit et des méditations de l'âme, voilà ma religion et ma philosophie. »

Vous le voyez, Messieurs, il n'avait pas changé, depuis le jour où il publia son poème de jeunesse, cet élan vers les plus hautes régions de la pensée, rempli d'une sympathie universelle pour toutes les âmes fières et grandes. Son esprit avait seulement mûri, ses idées s'étaient éclaircies ; mais son enthousiasme était

demeuré le même. Ce fut le caractère de son enseignement : toujours élevé, toujours prompt à l'admiration, coloré d'images poétiques, enrichi de citations et d'allusions nombreuses que lui fournissait sa vaste mémoire, amoureux de l'ampleur du langage et des formes de l'éloquence, qui semblaient nécessaires à son imagination toujours échauffée. Peut-être le goût de notre temps se serait-il contenté de quelque chose de plus simple pour l'ordinaire ; mais il fallait que le feu intérieur se manifestât au dehors, dût-il étonner une génération plus froide que celle avec qui l'orateur avait grandi.

Ses leçons attiraient un public nombreux et des auditeurs d'élite : il regardait avec raison comme ses amis, sans les connaître, tous ceux qui venaient habituellement l'entendre, et son cœur était toujours prêt à se dépenser pour eux avec une sorte de reconnaissance prodigue. Comment se fait-il donc qu'après tant d'années de succès ininterrompus, il ait eu la douleur de voir un jour l'émeute dans son auditoire ? Ce n'est pas un mystère, Messieurs : un document authentique prouve qu'il y eut là un complot d'agitateurs publics, formé loin d'ici, et dont l'enseignement du professeur fut à peine le prétexte. Il avait peut-être exaspéré des sectaires en exprimant avec une énergie passionnée ses sentiments sur les personnages du drame de la Terreur ; mais il n'avait jamais dit une parole qui pût offenser un ami de la liberté. Et comment l'aurait-il fait, lui dont tous les écrits sont des hommages à la liberté, lui qui n'a jamais cessé de souhaiter à tous les peuples l'application des principes de la Révolution française ?

Cette scène de tumulte ne l'a pas seulement offensé comme un outrage, auquel malheureusement un professeur public est toujours exposé ; elle l'a révolté comme la plus criante des injustices, s'adressant à lui. Il n'a pas pu s'en taire, et son désir de protester nous a valu la publication de quelques-unes de ses

leçons. C'est ainsi que nous avons le profit d'un chagrin dont il eut l'amertume. Au reste, son auditoire accoutumé lui demeura plus fidèle et plus dévoué que jamais, jusqu'au jour où de lui-même il s'arrêta, comme pour reprendre haleine après trente-trois ans d'enseignement. Qui pouvait prévoir que sa fin fût si proche et dût être si soudaine, et que cette chaire ne le reverrait plus ?

Mais ce n'est pas sur des pensées de deuil que je veux vous retenir aujourd'hui, Messieurs : le savant et pieux doyen de cette faculté, M. Wallon, a prononcé sur sa tombe les paroles qui convenaient le mieux aux sentiments de son âme. Je n'ai point à revenir sur sa mort. Ce sont les exemples de son enseignement que je dois méditer devant vous.

Les devoirs qu'impose cette chaire sont graves. Ils sont écrits dans son histoire, que M. Saint-René Taillandier retraçait avec tant de feu, avant d'y ajouter la suite de ses propres leçons. Je me garderais bien de réveiller après lui le souvenir de ces maîtres illustres, dont il pouvait parler sans trembler, s'il n'y avait dans leurs exemples autre chose qu'un texte de comparaison trop écrasant pour leur successeur d'aujourd'hui ; si leurs leçons n'étaient un secours et une force pour ma faiblesse. Il me sera permis de puiser chez eux ce qui me manque : ils ont répandu assez d'idées et de connaissances pour suffire longtemps à un enseignement qui ne serait pas sans fruit, lors même qu'il serait sans nouveauté. Mais surtout je m'abriterai sous cette grande tradition dont vous parlait si bien M. Saint-René Taillandier, sous cette tradition d'amour pour les grandes parties de l'esprit humain, qui n'est pas seulement l'honneur de cette chaire, qui en est la nécessité. On ne peut parler ici, on demeure muet, si l'on n'est pas en communion de sentiments avec les plus nobles esprits qui se soient servis de notre langue. Oui, le maître dont je vous entretenais tout à l'heure avait raison : le spiritualisme

est le fond du cœur et de l'âme de la France. Et qu'est-ce enfin que cette doctrine, sinon la croyance ferme en des principes éternels ? Où donc puiserions-nous cet amour du beau, cette foi dans la force de la justice, ce désintéressement dans l'effort, qui firent toujours la gloire de notre nation, qui rendirent toujours notre littérature si puissante, si nous n'étions pas convaincus qu'il y a des vérités éternelles ? Les formes et les symboles dans lesquels s'enveloppent ces croyances changent d'âge en âge ; et c'est en vain qu'on prétendrait nous ramener à la foi de nos pères : les esprits les plus chrétiens du siècle présent ne le sont plus de la même façon que les contemporains de Bossuet, à plus forte raison, que ceux de saint Thomas d'Aquin ; mais aussi se trouve-t-il souvent, de nos jours, entre des croyants et des incrédules, plus d'harmonie de pensée qu'on n'en trouvait au xvii<sup>e</sup> siècle entre des fidèles engagés dans des écoles opposées de théologie. Quel est aujourd'hui le lien de tant d'esprits sans profession de foi commune ? N'est-ce pas cette opinion capitale, que l'homme n'est point dans la vie présente pour la satisfaction de ses passions, mais pour la recherche de la vérité ; non pour s'y délecter, mais pour se rapprocher par l'étude et par l'épreuve d'un idéal de perfection qui se forme lentement dans son esprit et ne s'achève jamais en ce monde ?

C'est là, Messieurs, ce que j'ai le devoir de penser pour être digne d'occuper cette chaire, ce qu'il faut que je pense pour y pouvoir parler, ce que je me réjouis de croire, parce que j'y trouve, dans cette doctrine, l'explication du passé et l'espérance pour l'avenir. Il faut que la jeunesse qui se forme aujourd'hui contemple les prodigieux efforts qu'ont faits nos ancêtres pour atteindre au bien et au beau ; que les succès et les défailances de tant de grands hommes l'instruisent également ; qu'elle se pénètre de la grande tradition de l'esprit français, pour relever et continuer les destinées de notre nation ; qu'elle soit de son

siècle par l'expérience accumulée, et de tous les siècles par la sympathie avec toutes les grandes âmes qui un jour ont rencontré le vrai ou le beau.

Voilà pourquoi, Messieurs, notre enseignement est historique : ce que nous allons chercher dans le passé, ce ne sont pas seulement des faits oubliés : tant de personnes sont aujourd'hui en quête de curiosités historiques ! Mais les faits n'ont de prix que par l'ensemble auquel ils appartiennent ; et le savoir de détail ne profite guère à la jeunesse, s'il n'est pas animé par des idées plus générales, disons même par des passions honnêtes. Il faut à un jeune cœur des objets dont il puisse s'éprendre ; il faut qu'il soit emporté par quelque grand amour à la recherche de la vérité. L'histoire de la littérature française fournira, nous l'espérons, des aliments à ce feu qui brûle dans le cœur et dans les entrailles des jeunes gens. A nous professeurs de semer ; à vous, jeunes gens, de recueillir et de faire fructifier la semence. Elle sera féconde si vous avez foi dans le bien : à votre âge, un peu de foi mène plus loin que beaucoup de savoir.